



HAL
open science

Du terroir actuel au territoire archéologique. Une étude de cas à Ndio, dans le nord-ouest de la République centrafricaine.

Etienne Zangato

► **To cite this version:**

Etienne Zangato. Du terroir actuel au territoire archéologique. Une étude de cas à Ndio, dans le nord-ouest de la République centrafricaine.. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2001, pp.31-34. hal-02074016

HAL Id: hal-02074016

<https://hal.science/hal-02074016>

Submitted on 20 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahier des thèmes transversaux ArScAn

I

1998 / 1999

Thème 1

Environnement, sociétés, espaces

Responsables

Stéphanie Thiébault

(UMR ArScAn – Protohistoire européenne)

Sander Van der Leeuw

(UMR ArScAn – Archéologie et systèmes d'information)

Du terroir actuel au territoire archéologique

Une étude de cas à Ndio, dans le nord-ouest de la République centrafricaine

Étienne Zangato (UMR 7055 Préhistoire et technologie)

L'analyse des terroirs actuels, que nous avons pu aborder ces dix dernières années, est traitée dans la perspective des relations entre les sociétés actuelles et leur milieu naturel, afin de comprendre les modalités d'occupation et de gestion d'un espace. Cette étude de cas est menée dans la zone de Ndio, située à quarante kilomètres de Bouar, au nord-ouest de la République centrafricaine, connue sur le plan archéologique pour sa forte concentration mégalithique, s'étendant d'ouest en est sur plus de mille cinq cents kilomètres, entre Djohong au Cameroun et Bouar en République centrafricaine (figure 1). Toute la partie ouest de ce pays est peuplée aujourd'hui en grande partie par les communautés gbaya qui, d'après les rares données historiques disponibles, seraient arrivées dans la deuxième moitié du XIXe siècle de notre ère. Les résultats des récents travaux archéologiques effectués dans cette région, notamment l'étude approfondie de la production céramique régionale et de la production métallurgique, montrent toutefois, que des éléments de la culture matérielle d'aujourd'hui sont attestés dès le VIIe siècle après J.C, ce qui pose le problème de l'existence probable d'une « tradition culturelle » sur environ un millénaire, en dépit des transformations socio-économiques profondes (liées par exemple à l'arrivée des européens) qu'ont connu les groupes régionaux. Cela renvoie à la question du peuplement de la région et de son interprétation historique. L'objectif principal de cette étude est de documenter les modalités d'exploitation d'un espace géographique par des communautés actuelles.

Les sociétés gbaya sont présentées par divers auteurs comme des sociétés d'agriculteurs pratiquant aussi de l'élevage et de la chasse collective. Elles sont réparties dans l'ouest de la République centrafricaine par entité clanique (les kara, les bokoto, les biyanda, les buli, les Bozoum et les gbéya) résidentielle, subdivisée, dans chaque région, en villages lignagers fonctionnant sur les plans religieux et social d'une manière indépendante.

Les observations exposées ici ont été collectées auprès d'une partie des gbaya-kara, habitant les 8 hameaux qui forment le village lignager de Ndio. Ces hameaux sont implantés le long de la piste Bouar-Niem qui suit la ligne de crête séparant les cuvettes tchadienne au nord et congolaise au sud. Ces hameaux sont implantés entre mille et douze cents mètres d'altitude. Un travail de relevé de chaque hameau a été effectué d'après les paramètres suivants :

- la superficie ,
- le nombre de maisons ,
- le nombre d'habitants ,
- le nombre d'enclos à bétail et de cimetières d'adultes, les enfants étant inhumés dans les hameaux ,
- l'identification des principaux artisans de chaque hameau (forgerons, potières, etc.) ,
- une collecte de données sur les divers ateliers (de forgeage, de poterie et de vannerie), sur les techniques de fabrication et les produits ,
- enfin, des enquêtes orales sur les modalités de fonctionnement socio-économique.

L'origine du village actuel de Ndio remonte à 1915. En fait il y a eu un autre village Ndio, plus ancien, situé, d'après les sources orales actuelles, à vingt kilomètres au sud-ouest. Le village actuel résulte donc d'un déplacement du premier village de Ndio dans cette zone. Ce qui nous pose un premier problème quant à la configuration de l'implantation des villages actuels : résulte-t-elle simplement d'une évolution du système

« traditionnel », ou d'autres facteurs extérieurs tel que la décision d'un pouvoir central colonial ? Nos enquêtes apportent un certain nombre d'éléments de réponse et de précision pour interpréter la configuration du village actuel. Il apparaît que le hameau 1 est le plus ancien et il est à l'origine du village actuel de Ndio. Nous n'avons pas encore fini de rassembler toutes les informations concernant la population initiale de ce premier hameau. Le hameau 2 a été créé par le 2^e fils du fondateur de Ndio. Puis les hameaux 3 à 6 ont été fondés par les enfants du fondateur du hameau 1. De même pour le hameau 7 qui a été créé par le fils du fondateur du hameau 2. Ces hameaux s'organisent donc en petites unités familiales résidentielles constituées d'un ensemble d'individus descendant d'un même ancêtre fondateur.

Ce village lignager vit d'une autosubsistance alimentaire reposant surtout sur une agriculture itinérante, une production domestique à l'échelle d'une maisonnée. S'y ajoute l'élevage d'ovins, de caprins, parfois de bovins et de la volaille. La division du travail s'effectue par sexe et par âge au sein de l'unité domestique, composée de la mère, du père et des enfants.

L'artisanat constitue un autre pôle d'activités des habitants de Ndio : travail du bois, vannerie, forgeage des objets à partir des matériaux de récupération, et surtout une production de céramique *gbaya* qui est l'une des activités les plus importantes et les plus typique de la région.

Ces principales tâches sont rythmées selon un calendrier alternant saison sèche (de novembre à mars)/saison de pluie (d'avril au mois d'octobre). En saison humide, les grands travaux agricoles sont limités à une aire restreinte située au-delà d'un voir deux kilomètres aux alentours des villages. Dans cet espace délimité par une barrière, les habitants cultivent les produits de base tels que le manioc, l'igname (*Dioscorea bulbifera*), la banane, la patate douce (*Hypogea patatas*), l'arachide, le maïs, le sésame (*Sesamum indicum*), la courge, le ngombo (*Okra, Hibiscus esculentus*), le piment (*Capsicum annume*) et le riz. La chasse au petit gibier et la pêche individuelle ne sont guère pratiquées au-delà de la deuxième limite du terroir.

En saison sèche, la mise en valeur des terres est réduite à de petites superficies de lits de cours d'eau temporairement asséchés, pour les cultures de soudure (maïs, ngombo et quelques légumes annexes). Elle est associée à la récolte du miel et à la cueillette des champignons, à l'approvisionnement en igname sauvage, à la chasse collective accomplie par les hommes et à la pêche collective effectuée par les femmes.

Les diverses activités économiques des *gbaya* sont actuellement organisées spatialement en plusieurs secteurs : les secteurs villageois, les secteurs agricoles et les secteurs d'approvisionnement.

Les différents hameaux qui constituent Ndio comprennent des habitations de forme circulaire s'organisant en petites cellules domestiques de deux à trois maisons de superficie moyenne, le lieu de culte actuel (l'église) et les ateliers de forgeage, localisés à l'entrée de certains hameaux. L'espace compris entre les hameaux et la première limite du terroir est constitué de trois secteurs : les ateliers de potières situés juste à deux cents mètres derrière les habitations, les cimetières des adultes situés à trois cents – cinq cents mètres des habitations et les enclos à bétail localisés au-delà des cinq cents mètres, entre les cimetières et la première limite du terroir. Ces enclos à bétail, généralement en bois, sont destinés à un petit élevage de moutons, de chèvres et de bovins (pour les plus fortunés).

Le terroir est divisé en deux entités géographiques. Une zone commune aux habitants des hameaux 3, 7 et 6, localisée dans la cuvette tchadienne et une deuxième zone, située dans la cuvette congolaise, gérée par les habitants des hameaux 1, 2, 4, 5 et 8.

Les secteurs agricoles, sont clôturés. Les types de culture sont répartis en fonction des qualités des sols et de la topographie. Les versants de vallées, subdivisés en parcelles de taille variable (2 000 à 4 500 m²) selon celle de l'unité domestique (familles de 2 à 15 enfants), sont destinés aux grandes cultures de la saison pluvieuse : manioc, arachide, maïs, sésame, courges et riz. Les fonds de vallées (terre fertile) sont destinés à la culture de la banane, de l'igname, de la patate douce, du ngombo et du piment. Les lits des cours d'eau ne sont exploités qu'en saison sèche pour les diverses cultures de soudure (maïs et légumes annexes).

Enfin, le secteur d'approvisionnement commun à tous les habitants, se trouve au-delà des zones mises en valeur, en milieu forestier. La population fréquente cette zone pour la récolte du miel, des champignons, de l'igname sauvage, pour la chasse collective (hommes), la pêche collective (femmes) et pour l'approvisionnement en bois de construction.

Le corpus des données archéologiques régionales comprend actuellement des sites villageois de plein air, des sites mégalithiques, des sites funéraires et des sites métallurgiques. Une centaine de dates radiométriques permettent de caler ces sites dans différentes phases chronoculturelles, sur une séquence chronologique allant de 5000 avant à 1900 après J.-C., sans hiatus archéologique.

Les analyses palynologiques mettent en évidence un paysage de forêt claire durant le néolithique et un paysage plus ouvert, de forêt/savane à partir de l'âge du fer. Toutefois, dans l'état actuel des données, les

territoires villageois peuvent être appréhendés sur la base des productions céramiques villageoises, de la répartition spatiale des ateliers métallurgiques et des constructions mégalithiques, ce pour les phases anciennes de la séquence. C'est pour la période dite « subactuelle », précédant la période coloniale et caractérisée par la disparition des mégalithes, que l'application d'un modèle d'analyse du terroir prend son sens pour éclairer les données actuelles comme les données plus anciennes.

La prise en compte des paramètres permettant de caractériser les modes d'organisation socio-économique des populations actuelles permet ainsi de développer une approche archéologique des terroirs spécifiques au contexte régional des hautes terres de République centrafricaine.

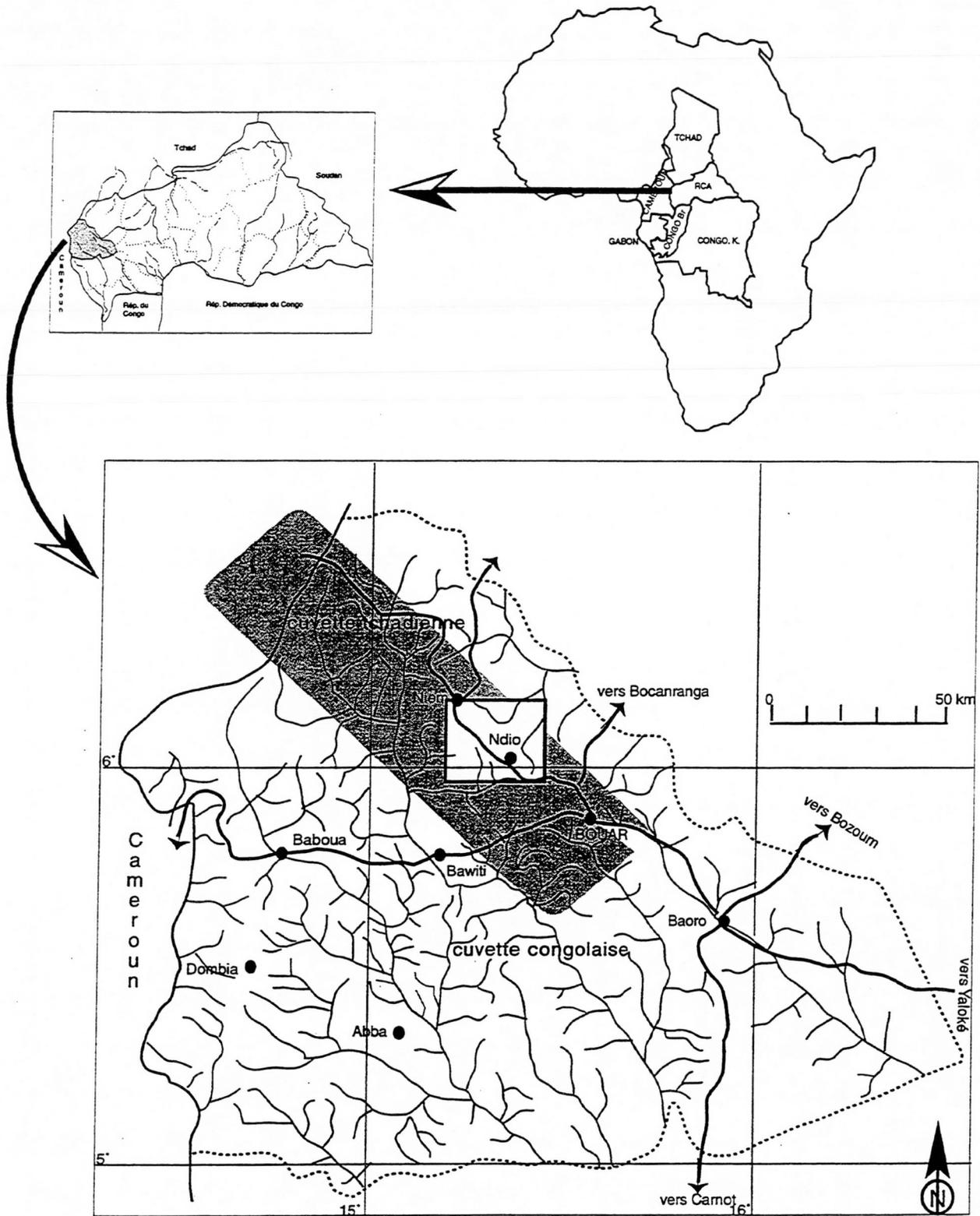


Figure 1 - Région de Bouar (Préfecture de la Nana-Membéré)

■ région archéologique □ zone d'étude (Ndio)